Aglaé Bernay de Rocancourt

Dans le miroir, mon reflet effectue une ultime retouche de maquillage. J'ai longuement hésité sur le choix du rouge à lèvres, comme j'ai longuement hésité sur le choix de la robe et des souliers. Ce dilemme typiquement féminin m'amuse et m'agace à la fois : j'ai l'impression de ne pas arriver à prendre une décision. J'ai mal dormi. Ma nuit s'est passée à lutter avec les draps ; j'ai fait mille rêves sur la rencontre qui m'attend aujourd'hui. Bien qu'en congés, je me suis réveillée aux aurores avec au creux du ventre une drôle de sensation. Je n'avais pas grand chose à faire de la matinée, j'ai fait traîner en longueur chaque activité et pourtant maintenant le temps me manque : l'autocar pour Maugué-sur-Indre part dans vingt minutes.

Quand j'ai emménagé dans cet appartement, tout me semblait minuscule : la salle de bains, le séjour, la cuisine, jusqu'au plafond que je trouvais absurdement bas comparé à celui du château. Après huit années, je m'y suis fait, jusqu'à le considérer comme mon chez moi. Au moment de mettre la clé dans la porte, je repense au couvre-chef. Je ne peux tout de même pas sortir nu-tête ! Le choix de ma coiffure est un nouvel atermoiement, je bataille dans mon armoire où trône le chapeau que j'ai confectionné pour la Sainte-Catherine. J'en essaie plusieurs. Est-ce assez élégant et assez sobre à la fois ? C'est comme si aujourd'hui, j'avais surchargé ma cervelle de décisions futiles pour éviter de penser à celles plus importantes. Je dois presser le pas pour me rendre à la gare de Châteauroux. Mes talons claquent gaiement sur le pavé, mes grandes enjambées font flotter le tissu de ma jupe et je me demande pourquoi tous les passants me sourient avant de réaliser que c'est moi qui souris à tout le monde. J'éclate toute seule de rire en pensant que les gens ne devineront jamais ce qui me met tant en joie. J'attrape de justesse l'autocar et mon cœur bat plus vite quand j'annonce au chauffeur ma destination : Maugué.

- Maugué, le château ?

- Non. L'église.

Aujourd'hui, je vais revoir Joseph.

Une craquelure. Une irrégularité du crépi. Une fissure. Un clou qui dépasse, ou un insecte écrasé. Que d'heures de ma jeunesse ais-je passées à contempler les murs ! A genoux. Au coin. Punie, dans le grenier, la cave ou la buanderie. Les joues brûlantes de la paire de gifles ou les fesses du martinet. A devoir écrire cent fois "je ne le referai plus", méditer sur mes péchés, mon comportement. J'avais une taille mince : pas étonnant, vu le nombre de dîners au pain sec et à l'eau. J'étais ce qu'on appelle une effrontée, une peste, une fille pas sage, une garce, parfois de pires adjectifs encore : j'ai grandi avec la certitude que je ne valais rien. Le pire était que je ne le faisais pas exprès : ma conception du Bien et du Mal ne cadrait pas avec celle de la société. J'étais maladroite et le tarif pour une tasse brisée me paraissait prohibitif. Je n'arrivais pas à taire mon antipathie pour quelqu'un et aucun filtre ne venait tempérer mes mots : la mère supérieure, mes parents, mon frère en firent les frais et moi-même je faisais ensuite les frais de cette trop grande franchise. Les oublis, n'en parlons pas : étourdie, tête en l'air, je pouvais faire une promesse et ne pas m'en rappeler la seconde d'après. En classe, je m'obstinais à écrire de la main gauche et à compter sur mes doigts pour les tables de multiplication, au grand dam de l'institutrice. Tous ces défauts n'auraient pas prêté à conséquence chez une petite fille normale ; on ne pouvait les pardonner à une Bernay de Rocancourt.

Dans une famille noble, on prête moins d'attention aux vivants qu'aux morts. Dans la demeure familiale, les tableaux des ancêtres nous rappelaient en permanence d'où nous venions et où était notre place. Nous fûmes anoblis par Louis XV suite aux faits d'armes d'un de nos aïeux à la bataille de Fontenoy. Les siècles qui suivirent ne furent qu'une longue lutte pour obtenir des héritiers mâles et étendre le pouvoir de la famille par des mariages choisis. Lutte au succès modéré : mes parents ne réussirent à m'avoir que sur le tard. Ce ne fut que deux ans plus tard que ma mère, déjà âgée, donna naissance à Louis, mon jeune frère. Notre château berrichon tenait davantage du manoir, nous avions Maryse, la bonne à tout faire, un palefrenier et un intendant, quelques terres louées aux paysans du coin et une demi-douzaine de chevaux. Jamais je me souviens avoir manqué de quelque chose, et certainement pas d'autorité.

J'ai eu, malgré tout, une enfance heureuse. A leur façon, distante, père et mère nous aimaient. Père me transmettait sa

passion pour les chevaux : j'ai appris à monter dès toute petite. Encore aujourd'hui, l'odeur du crottin me rappelle les écuries du château. Le soir venu, dans ma chambre, mère venait me lire des histoires. Les liens entre Louis et moi étaient forts. C'était préférable, car les amitiés avec nos camarades d'école ou les enfants des domestiques étaient découragées. A la Noël, la grande salle de réception du château d'ordinaire si vide se remplissait d'oncles et de tantes, de cousins éloignés : je prenais alors conscience que nous étions une grande famille et j'aimais ces moments où je voyais mes parents si fiers. Le reste de l'année était déjà bien calme pour l'enfant que j'étais ; bien trop calme pour l'adolescente que je devins.

Nous habitions Maugué-sur-Indre sans y vivre tout à fait : le château était à une dizaine de minutes de marche du bourg et, 1789 ou pas, les villageois nous témoignaient toujours une distante déférence. Sitôt notre certificat d'études obtenu, Louis et moi fûmes envoyés en pension, à la ville, c'est à dire à Châteauroux, l'un chez les Frères et l'autre chez les Sœurs. Je pensais avoir eu une éducation rigoureuse : je n'avais encore rien vu. Tout évoquait la prison, jusqu'aux barreaux aux fenêtres pour décourager les tentatives nocturnes de faire le mur. Je ne tardais pas à me heurter au règlement, d'abord par maladresse, ensuite par défi. Aux premières vacances, je revins chez mes parents en pleurs. Ils n'y furent pas sensibles : "vous vous endurcirez", dit père, "l'éducation est une chance", renchérit mère. Maryse, notre bonne, qui donnait l'impression permanente de ronchonner, nous témoigna à Louis et moi une affection touchante : enfin, je manquais à quelqu'un.

Mon éducation religieuse se fit parallèlement à mon enseignement scolaire : première communion, communion solennelle, catéchisme et messe le dimanche. A l'église de Maugué, nous avions notre banc réservé au premier rang, privilège qui n'avait pas été aboli. Le père Valéry, vieux et chevrotant, recueillit mes premières confessions. J'enchaînais les bêtises et les étourderies, mais j'étais sincèrement peinée de contrarier Dieu. Au début, je confessais tout, mais le curé n'était guère coopératif : plus je lui avouais de péchés, plus la pénitence était salée. Tant de notre père, tant de chapelets, il m'arrivait de rester une heure agenouillée sur un prie-Dieu après la confession. Pourtant, Dieu était mon confident : je m'adressais souvent à lui comme à un ami lointain, un oncle d'Amérique qui veillait sur moi avec bienveillance. Nous passâmes un marché, Dieu

et moi : dorénavant, je ne dirais pas tout au curé, que je soupçonnais de ne plus entendre très bien de toute manière, mais je lui avouerai les choses les plus graves dans une prière libre, faite depuis le fond de mon lit. Après quelques mois, le curé de Maugué ne parut plus s'en satisfaire. A chaque fois, il demandait : "et le péché de chair, ma fille ?" Je n'avais aucune idée de ce que c'était, le péché de chair. Quand je lui demandai des explications, Mère me retourna une taloche : "on ne parle pas de ces choses là". Ce fut Eugénie, une camarade du pensionnat, qui m'expliqua d'une manière très imagée comment on s'y prenait avec les garçons. "C'est dégoûtant !" M'exclamais-je. Six mois plus tard, après chaque extinction des feux, nous en parlions entre filles, sous nos couvertures. Comme toutes les bonnes choses de la vie, c'était également un péché qu'il me fallut lui aussi avouer. Malgré mon dévergondage, plus supposé que réel, les garçons restèrent longtemps pour moi un fruit défendu : ma renommée faisant craindre le pire, trop de chaperons veillaient autour de moi pour que l'occasion fut possible.

Quand j'eus seize ans, le père Valéry rejoignit son Créateur. Ce fut une bonne nouvelle : je ne l'aimais guère, ses confessions étaient aussi brèves que ses pénitences interminables et je préférais mes dialogues avec Dieu sans son intercession. J'eus quelques mois de liberté dans l'attente sans cesse remise de son remplacement. C'était une période difficile ; mes journées passaient en études et punitions. Je bouillais comme une marmite sur le feu, je voulais vivre, découvrir le monde et mon horizon était borné au lycée des Sœurs à Châteauroux et à Maugué-sur-Indre. La mère supérieure, mes parents, les surveillantes, même moi, tout le monde était las de mon comportement. Je ne trouvais pas ma place dans le monde et j'en venais à douter d'en avoir une. Louis également m'inquiétait : c'était un garçon agréable mais prudent, voire peureux. Là où j'aimais lancer mon cheval au galop, une vilaine chute avait rendu Louis pusillanime. Je répondais aux parents, à leur grand dam, mais Louis peinait à leur parler d'une voix ferme ; de surcroît, un fâcheux bégaiement lui ôtait toute assurance. Pour père, l'ancien officier de 14-18, un tel manque de virilité était impardonnable. J'eus peur que Louis connusse mon sort et subisse les remontrances à répétition, mais ce fut pire : l'indifférence. Il tentait, pathétique, d'attirer la reconnaissance paternelle par une bonne note en composition latine, là où on attendait de lui de l'audace. Moi mariée, je ne porterai plus le nom de Rocancourt, mais Louis était l'unique héritier du nom familial : trop d'espoirs étaient mis sur ses frêles épaules.

C'est en 1938, quelques mois après le décès de père Valéry, qu'il est arrivé à Maugué. Père et Mère en parlèrent avec animation au cours des dîners précédents : leur demande auprès de l'évêque de Bourges avait porté ses fruits, Maugué allait de nouveau avoir un curé. Le presbytère étant dans un état délabré, il semblait tout naturel à mes parents que le nouveau prêtre logeât au château. "Jusqu'en 1789, la messe était célébrée dans la chapelle", comme le plaisait à se rappeler père. Demander l'avis de l'abbé sur ce sujet leur semblait tout à fait inutile. Intérieurement, je me mis à le détester avant même de le voir. Ma vie était déjà trop pleine de figures d'autorité, je ne pouvais en souffrir une supplémentaire. Je me promis de lui en faire voir de toutes les couleurs.

Il vint un samedi après-midi, alors que j'étais en pleine leçon de piano. La musique m'apaisait et l'exercice aurait pu être agréable mais je m'accomodais mal du caractère pointilleux de mon professeur de musique qui voulait que chaque morceau soit joué de mémoire et sans fausses notes avant de passer au suivant. Là encore, mes parents l'avaient choisi âgé, pour prévenir jusqu'à l'idée même du péché.
Il était installé au salon, dans le fauteuil que l'on réservait aux invités, face à la cheminée. Dans ses mains, une tasse de café achevait de tiédir. A sa gauche, Père, à sa droite, Mère, et en face Louis qui lui racontait de long en large la dernière version de philo qu'il avait dû rendre au lycée. Je l'ai trouvé jeune avant de le trouver beau : on aurait dit un étudiant dans une soutane austère et trop grande. Il devait avoir cinq années de plus que moi, pas davantage ; il feignait l'air détendu mais mes parents l'avaient longuement passé sur le grill. Je résolus de le tester sans plus attendre.
- Aglaé, voici le père Joseph Canut.
J'esquissai une révérence et le saluai gravement d'un "monsieur l'abbé", avant d'avancer vers lui en lui tendant la main. Dans mon esprit de jeune aristocrate, cela le mettrait devant un terrible dilemme : allait-il me la baiser ou la refuser ? Dans les deux cas, l'affront aux bonnes manières serait terrible. Je fus décontenancée quand il me la serra simplement, une poignée de mains amicale qui me parut fort douce. Cet homme n'avait jamais fait de baise-main auparavant. Il n'appartenait pas à mon monde. Je me laissais attendrir un bref instant.
- Vous semblez bien jeune, pour un homme d'Église.

Sans lui laisser le temps de répondre, j'enchaînais.
- Mon père, vous qui connaissez les Évangiles, je me suis toujours demandé pourquoi Jésus chasse les marchands du Temple. Était-il communiste ?
- Aglaé ! M'admonesta mère.
- Permettez, madame, cette question mérite qu'on lui réponde, intervint le prêtre.
Il développa quelques arguments théologiques, avec un vocabulaire simple, en cherchant un peu ses mots. Son accent était berrichon, mais c'était un accent de la ville. Toute occupée à écouter la musique de ses mots et à scruter ses mouvements, je ne retins pas ce qu'il dit. Je débutais le second round.
- Les Dix Commandements donnés à Moïse disent "tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain", et Jésus laisse partir la femme adultère sans qu'elle soit lapidée. Cela veut-il dire que le Nouveau Testament ne considère plus l'adultère comme un péché mortel ?
- Il suffit, Aglaé. Vous regagnerez votre chambre, et Maryse vous y servira le souper. Cela vous fera réfléchir à votre effronterie !
Je fulminais de cette fin de partie sifflée prématurément par mère. Pas question pour autant de perdre la face. Je me levais sans hâte, prenant entre mes doigts ma robe comme une grande dame, comme on m'avait si bien appris à faire.
- Avec votre permission, mon père, la lassitude me gagne et j'aimerais me retirer dans mes appartements.
Éberlué, il m'accorda mon congé comme si mère ne m'avait pas chassé la seconde d'avant. Je riais encore sous cape, deux heures plus tard, seule dans ma chambre. Je lui avais joué un vilain tour, au père Joseph. Je savais déjà que le lendemain, mère allait me demander d'aller me confesser : intercession divine ou pas, ce jeune homme en soutane n'avait encore rien vu.

- Bonjour, monsieur le curé.
- Je vous écoute, ma fille.
Je distinguais à peine son visage à travers la claire-voie. Quelques jours après notre rencontre au château, je venais me confesser auprès du père Joseph à l'église de Maugué. Comment se pouvait-il qu'on s'entende si bien, Dieu et moi, mais que ça ne passe pas du tout avec ses représentants ? Lasse de me mettre encore plus bas que terre et de m'accuser de tous les mots, j'optais pour l'effronterie.
- Comment allez-vous ?
- Pourquoi pensez-vous être entrée dans la maison de Dieu ?

- Mes parents pensent qu'il est bon que j'aille vous parler de mes péchés.
- Vous ne partagez pas leur sentiment ?
- Je n'ai rien fait de si horrible.
- Quand vous faites du tort à quelqu'un, vous n'éprouvez pas le besoin de demander pardon ?
- A la personne à qui j'ai fait du tort, oui.
- C'est déjà une bonne chose. Mais pas à Dieu ?
- Si, je le demande à Dieu. Dieu et vous, c'est la même chose ?
- Je ne suis qu'un homme, comme vous.
- Moi, je ne suis qu'une femme.
- Vous jouez sur les mots, ma fille.
- Pourquoi vous m'appelez ma fille ?
- Si cela vous déplaît, je peux vous appeler par votre nom de baptême, Aglaé.
- Je demande pardon à Dieu de mes péchés dans ma prière du soir. Pourquoi ça ne suffirait pas ?
- S'avouer à nous-même ce qu'on a fait de mal, c'est déjà une première étape. Mais l'avouer à quelqu'un d'autre, c'est plus difficile. Comment voulez-vous revenir dans le droit chemin si vos péchés n'arrivent même pas à franchir la barrière de vos lèvres ? C'est un acte de courage, de se confesser. Il en faut, du courage.
- Et vous, monsieur l'abbé, vous péchez ?
- Bien sûr.
- Et vous vous absolvez vous-même ? C'est pratique.
- Je me confesse auprès d'un autre prêtre. Depuis combien de temps ne vous êtes-vous pas confessée ?
- Très longtemps.
- Vous revenez. C'est bien. Mais avez-vous un désir sincère de repentir ?
- C'est bien pour ça que je suis là, non ?
- Avez-vous fait votre examen de conscience ? Avez-vous péché contre Dieu, contre autrui, contre vous-même ?
- Vous voulez la liste, c'est ça ? Mensonge, parfois, paresse, souvent, vilaines pensées, tout le temps.
- Vous récitez ça comme une liste de courses.
- Les prêtres précédents semblaient bien s'en accommoder, eux.
- Aglaé, vous êtes entrée dans ce confessionnal avec défi et votre confession n'est pas sincère.

Alors que le rythme de nos échanges était soutenu, il y eut un long silence, le premier. Son ton était resté calme, chaleureux même, mais il n'était pas désarçonné. Bien au contraire, il était sûr de lui.

Quant à moi, je ne savais plus comment le considérer. Je réalisais la stupidité de mon attaque frontale : ce jeune prêtre si gentil n'était pas mon adversaire. Ma belle assurance se fêla.
- Nul ne vous force à vous confesser, Aglaé. C'est vous seule qui le déciderez.
- Chez les sœurs, dans la famille... A chaque erreur, à chaque bêtise, à chaque mot de travers, l'enfermement, le pain sec ou le martinet... Vous croyez vraiment que je ne médite pas assez sur tout ce que je peux faire de mal ?
- Il n'y a rien de tout ça ici. Il n'y a que vous et moi, et je suis là pour vous apporter le pardon de Dieu.
- J'en ai fait, des confessions. Après, vous allez me donner ma pénitence. Tant de notre père, tant de je vous salue Marie, et si je n'ai vraiment pas été sage, un chapelet entier. Comme l'institutrice qui nous fait copier cinq cent fois. Vous savez quoi ? Je ne confessais même plus tout. Je ne disais qu'une partie de mes péchés, et le reste je m'arrangeais avec Dieu.
- Et à moi, vous les direz, vos péchés ?
- Si vous me promettez de pas être trop dur sur les pénitences.
- Je vous promets de vous donner des pénitences qui auront du sens et qui vous élèveront spirituellement. Vous êtes d'accord ?
- Ça peut être ça aussi, une confession ?
- Quoi donc ?
- Parler. Juste vous et moi. Prendre le temps que je vous livre ce que j'ai sur la conscience. Savoir que vous m'écoutez.
- C'est exactement ça, une confession, Aglaé.
- Il y a quand même des formules rituelles à dire ?
- Le rite n'est pas le plus important. Quand vous êtes prête, vous devez dire "bénissez-moi mon père, parce que j'ai péché". Je me charge du reste.
- Vous n'êtes pas mon père.
- Dans ces moments là, c'est à Dieu que vous vous adressez, pas à moi. Vous pouvez continuer à m'appeler comme vous voulez.
- Alors, je peux vous appeler Joseph ?
- Vous alors... vous ne sentez pas parfois un sentiment d'orgueil, à penser que vous allez pratiquer la religion à votre sauce, en adaptant les sacrements comme ça vous chante ?
- Oui. Je voudrais aussi confesser ce péché là, d'ailleurs.
- Ici, je suis l'homme à qui vous allez ouvrir votre cœur de vos mauvaises actions et pensées. Je peux être votre confident, mais pas votre ami. Je garderai un secret absolu sur tout ce que vous me direz

pendant le sacrement de la confession, et rien de ce que vous pourrez me dire ne vous fera regarder différemment.
- Et en dehors d'ici ?
- En dehors d'ici, il n'y a pas plus de règles que dans le monde des laïcs.
- Alors, nous pourrions devenir amis ?
- Si Dieu le veut, nous deviendrons amis.
- Bénissez-moi mon père, parce que j'ai péché.
Je lui livrai alors ce que j'avais sur le cœur, sans rien omettre cette fois. Il m'écouta avec intérêt, me posa des questions pour en savoir davantage, pour comprendre pourquoi j'avais agi comme je l'avais fait. Quand je sortis du confessionnal, une dizaine de paroissiens attendaient leur tour en roulant des yeux effarés. Nous avions passé bien plus de temps qu'une confession ordinaire. Devant la statue de la Vierge Marie, j'allumais un cierge et regardai la mince flamme s'élever. Elle dansait au gré des courants d'air, mais restait allumée. Je me sentis libre et légère, comme jamais encore je l'avais été. C'était ma pénitence. Joseph avait ajouté : "que cette lumière vous rappelle celle qui brûle en vous, Aglaé".

Ces deux années de paix, de 1938 à 1940, si elles furent loin d'être un paradis, m'apportèrent du moins un répit. L'abbé Joseph savait trouver les mots, et aussi les silences, pour calmer les tempêtes de ma vie. En plus de la messe et des confessions, il venait de temps à autres au château sur l'invitation de mes parents, pour partager le repas dominical ou un café. Père et mère le traitaient avec un profond respect, mais aussi avec une condescendance qu'ils ne réalisaient même pas : c'était un prêtre, oui, mais aussi un fils d'ouvrier à qui il fallait pardonner son inculture. Je comprenais mieux pourquoi le père Joseph avait tenu à retaper un presbytère insalubre plutôt que de vivre au château : l'indépendance était à ce prix.
Joseph apaisait mon cœur, mais enflammait mes sens. Le soir, à l'internat, Eugénie nous proposa à toutes de décrire physiquement l'homme de nos rêves. N'en ayant pas en tête, je commençais une description avant de réaliser brusquement que j'étais en train de visualiser Joseph. La machine à fantasmes était en marche et n'allait jamais s'arrêter.

Le père Joseph peinait à se faire accepter au village, mais il était populaire auprès des enfants et des jeunes. Il entraînait notamment l'équipe de football de Maugué, créée à son initiative.

Louis mourait d'envie de la rejoindre mais père refusait catégoriquement. Le père Joseph sut le convaincre de participer à un match : quand Louis m'annonça qu'il y avait marqué un but, je lus dans ses yeux une joie qui me fit chaud au cœur. Ce fut la dernière fois que je ressentis de la fierté pour mon petit frère.
L'été 39, des enfants du village me proposèrent de me confier un secret à ne jamais révéler. Nous nous rendîmes sur les bords de l'Indre, tapis dans des buissons. Après une longue demi-heure d'attente, stupeur : le père Canut arriva, posa sa bicyclette, ôta sa soutane et fit quelques brasses vigoureuses en tenue d'Adam. Si l'on met de côté quelques estampes osées qu'Eugénie ramenait en cachette à l'internat, c'était le premier homme que je voyais nu et j'en restais hypnotisée.
- Voilà, conclua un des Maugéens, tu as vu le père Cul-nu.
- Mais... c'est un péché, ce qu'on vient de faire, non ?
- Je sais pas, mais tu as fait une promesse, Aglaé. N'en parle jamais en confession. Trahir une promesse, ça, c'est un péché.
Je tins ma promesse, de crainte que Joseph ne décide de changer son lieu de baignade solitaire. A plusieurs reprises, les années suivantes, je retentais de revoir le père Cul-nu, mais la chance ne fut pas de mon côté. Aujourd'hui encore, mes joues rosissent quand je repense à ce fugace instant où je vis l'homme caché sous la soutane.

Au début, la guerre ne changea pas grand chose, à part la teneur des monologues de père à la table du souper : au lieu de flétrir la mollesse des gouvernements et l'incurie de la gueuse, il tenait de longs discours à la gloire de notre armée qui une fois encore, allait rendre inexpugnable le territoire national. En classe de terminale, je préparais d'arrache-pied le baccalauréat de lettres. Le père Canut était mobilisé dans une usine d'armement : je le vis une fois à Châteauroux, de loin, en train de prendre son casse-croûte en compagnie de ses camarades. En bleu de travail, il avait l'air parfaitement à son aise. Cette image me laissa une impression étrange et indéfinissable, comme si en un instant j'avais saisi toute la distance qui nous séparait. Et puis, mentalement, je lui ôtai sa combinaison d'ouvrier, et mon sourire revint. Quoi de plus marxiste que la nudité ? Elle abolit les classes sociales.

Dans la grande salle à manger, au mobilier de chêne massif, aux chaises intemporelles, aux murs recouverts de portraits, nous étions une quinzaine de jeunes demoiselles de bonne famille sous le patronage de quelques dames plus âgées. Ce qui était moins

ordinaire, c'est la quinzaine de jeunes hommes, de bonne famille également, qui nous faisaient face en ce dimanche après-midi. C'était mon premier rallye et tout le gratin de l'Indre, et même au-delà, était rassemblé pour une première mise en contact sous haute surveillance. Ces messieurs portaient l'habit ou l'uniforme, nous des longues robes de mousseline. Pas de fox-trot diffusé sur un gramophone, mais des danses de salon au son du piano. Pas d'amourette d'adolescents, mais des futures alliances matrimoniales entre noms à particules. Avec mon regard d'aujourd'hui, l'aspect tour d'ivoire de telles rencontre sautait aux yeux ; pour l'adolescente que j'étais, c'était la meilleure journée de l'année. C'est là que je réalisais à quel point mon éducation stricte m'avait préparée pour cet événement. J'étais apte à discuter de sujets légers, mes doigts trouvaient sans effort leur place sur la tasse de thé, je maîtrisais à la perfection les codes sociaux, un petit rire poli d'apparence sincère sortait de ma gorge face à une plaisanterie masculine. Comme mes camarades, sous mes abords polis, mes yeux avides scrutaient les hommes présents dans l'attente de celui sur lequel j'allais jeter mon dévolu. Une œillade discrète suffit pour que la cible de mon choix vienne m'inviter pour la première danse. Il était grand, brun, les cheveux courts et portait l'uniforme. Le contact de ses mains pendant la polka m'électrisa. J'avais ourdi un plan de bataille depuis longtemps, me jurant d'être exigeante, de ne pas jeter mon dévolu sur le premier venu : comment faire quand, après vous avoir cloîtrée dans une prison au printemps de votre vie, vous vous retrouvez dans la peau de la bécasse en cage, lâchée en pleine nature à l'ouverture de la chasse ? J'opposais du moins une résistance farouche, quoi que désespérée, la tête me tournant des valses et du Fernet-Branca.

- Vous êtes un cavalier fort correct, attaquais-je lorsque nous revînmes à la table, respectant entre nous la distance protocolaire convenable : les chaperonnes veillaient au grain.

- Encore heureux ! Je sers justement dans cette arme. Je suis aspirant à l'école de cavalerie de Saumur, répondit-il avec la fierté intemporelle de tous les hommes en uniforme. Jean du Tournel de Lasserre, pour vous servir.

Je lui tendis ma main, qu'il baisa parfaitement. Mon démon intérieur ironisa sur le fait qu'il n'était pas forcé de s'arrêter à la main.

- Comment dois-je vous appeler ? Jeannot, cela vous ira ?

Je crus qu'il allait s'étrangler, et j'enchaînais aussitôt :

- Et vous montez, Jean du Tournel de Lasserre ?

- Plus que fort correct, je suis émérite !

- Vous êtes fort orgueilleux, monsieur l'officier. Vous êtes à l'essai : nous verrons sur mes chevaux de quoi vous êtes capable. Gare à vous si vous videz les étriers !
- Comment, vous...
- C'est vous qui avez guidé la valse, mais sur la selle, comptez sur moi pour mener la danse. Hé non, lieutenant du Tournel, cachez moi cet air ébahi : je ne monte pas en amazone. A cheval, c'est moi qui porte la culotte. Attrapez-moi si vous le pouvez.
J'étais déchaînée. Je jouissais intérieurement de ce duel galant sur lequel j'avais la main, de cette liberté de ton qui pour une fois ne connaissait pas d'obstacle. L'homme en face sut relever mon gant.
- Puisque vous me provoquez en duel, mademoiselle, puis-je au moins savoir sur quel pré me rendre ?
- Au château des Rocancourt, à Maugué. Vous demanderez Aglaé.
- Vous avez eu le choix des armes...
- Si vous gagnez, vous aurez le choix du prix.
Nous étions en mars 1940. En avril, Jean me battit à la course et je le laissai m'embrasser sous le grand chêne. Protocolaire comme un officier de la noblesse, il demanda ma main à mon père, là où j'eus préféré une lettre d'amour. En mai, nos fiançailles furent conclues. En juin, après de durs combats sur la Loire, il fut capturé et partit pour l'Allemagne sans que je puisse le revoir.

En quelques semaines, la France avait reçu un coup de massue moral sans précédent. J'avais craint que mon père ne tempête sur la défaite française : pire, les repas se passaient sans qu'il ne desserre les mâchoires. Quant à moi, sans nouvelles de Jean, j'arrosais mon baccalauréat de larmes. Maugué restait en zone libre et dans un premier temps, nous ne sentions aucune différence : les paysans se souciaient avant tout de la récolte, et à la campagne, il n'y avait pas de réelle privations. Désœuvrée, mes études finies, je passais mes journées au château dans l'oisiveté. Malgré mes inscriptions dans toutes les organisations d'entraide, il y avait fort peu à faire : pas le moindre réfugié, pas de victime de guerre, rien qui puisse me sortir de l'esprit mes idées noires. Louis était dans le même état de sidération. Trop jeune pour être mobilisé, il ressentait cruellement le poids de la défaite, ce qui n'empêchait pas père de mépriser en secret cet homme vaincu sans s'être battu.
La première lettre de Jean mit quelques mois à arriver : mon fiancé était bien vivant, enfermé au Stalag III-B en Allemagne. Au vif soulagement de sa lecture commença bientôt le dur labeur des femmes de prisonniers. Derrière les mots doux et les mille baisers

que m'envoyait mon fiancé, on sentait un dénuement que sa pudeur masquait mal. Capturés avec ce qu'ils portaient sur eux, ils manquaient de tout. Il fallait trouver mille et unes choses, des conserves aux chaussettes en passant par la pâte dentifrice, s'enquérir de ce qu'on pouvait mettre ou non dans les colis, faire à la poste des queues interminables. On nous répétait qu'un mot malencontreux dans une lettre pouvait causer beaucoup de peine à nos hommes retenus au loin : je n'ai jamais autant pesé chaque mot, mettant des journées entières à écrire cinq lignes. Et quand tout était empaqueté, pesé, affranchi, l'attente, la longue attente. Et l'oisiveté, mère de tous les vices, et plus encore d'un seul.

- Bénissez-moi mon père, parce que je pense avoir péché.
- Vous n'en êtes pas sûre, Aglaé ?
- C'est que... vous ne m'en voudrez pas si je vous dis que l'amour, c'est compliqué.
- Au contraire, il n'y a pas plus simple : "aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimé", nous dit Jésus.
- Pardonnez-moi, monsieur le curé, mais je ne suis pas tout à fait sûre que vous y entendiez grand-chose, à l'amour.
- Vous me vexez, Aglaé ! J'aime mes semblables.
- Et vous m'aimez aussi, alors ? Non, ne répondez pas. Je dis des sottises. Mais ce que j'ai à vous raconter, c'est l'amour d'une femme pour son mari.
- Je vous écoute.
- C'est un péché, ça ?
- Pas du tout, Aglaé, mais vous le savez déjà.
- Et l'amour d'une femme pour son fiancé ?
- C'est bien naturel.
- Et quand votre fiancé est retenu au loin et n'est pas près de vous ?
- C'est hélas le cas de millions de femmes ces temps-ci. Un amour fort et véritable ne sera que renforcé par l'éloignement.
- Vraiment, monsieur l'abbé, vous trouvez ça si simple ?
- La vie est pleine de tentations, Aglaé. Nous serions bien méprisables si nous cédions à toutes. Qu'est-ce que vous venez demander dans ce confessionnal ? Des conseils, ou le pardon de vos péchés ?
- Pécher ? Si seulement ! Mais avec qui fauter ? Tous les hommes de mon âge sont partis.
- Vous êtes entrée en disant que vous pensiez avoir péché.
- En pensées. Avec mon fiancé. C'est si grave ?

- Je ne suis pas là pour fixer la gravité du péché ou pour vous juger. Dieu l'entend, et vous pardonne.
- Vous direz à Dieu que je vais recommencer.
- Vos mains sont-elles pures ?
- Non, monsieur l'abbé. Vous allez me dire que ça aussi, c'est un péché. J'ai dix-huit ans, mon fiancé est retenu prisonnier pour je ne sais combien de temps, et je me sens seule.
- Essayez de vous occuper l'esprit, Aglaé. Même si la période semble être à l'oisiveté, il y a tant de choses à faire, physiques et intellectuelles, pour faire contre mauvaise fortune bon cœur.
- Parce que vous pensez que ça change quelque chose, monsieur l'abbé ? Quand on se retrouve seule, au fond de son lit glacé, en pleine nuit, et qu'on cherche le sommeil ? Vous ne pouvez pas imaginer.
- Arrêtez, Aglaé.
- Arrêter quoi ?
- Arrêtez de vouloir m'émouvoir comme si j'étais un magistrat et que vous vouliez les circonstances atténuantes. Surtout, arrêtez de penser que je suis d'essence divine et que je n'y connais rien aux malheurs des humains.
- Alors vous aussi, vous vous sentez seul le soir ?
- C'est de vous dont il s'agit, Aglaé. Vous avez d'autres péchés à confesser ?
- Des broutilles. J'ai traité mère de "vieille bique", quand elle avait le dos tourné. J'ai rajouté des moustaches aux moustaches du maréchal sur le Paris-Soir de père pour le faire enrager, et j'ai laissé accuser Louis. Eugénie voulait s'entraîner à embrasser son petit ami, prisonnier lui aussi, et j'ai accepté de lui servir de modèle. J'ai négligé ma prière hier parce que j'étais trop occupée en pensées. Et j'ai broyé du noir toute la matinée d'hier au lieu d'aller jardiner.
- Pour pénitence, Aglaé, quand vous vous sentirez seule, vous passerez me voir au presbytère. Dieu vous pardonne tous vos péchés. Allez en paix.
La bâtisse délabrée dont avait hérité le père Canut à son arrivée à Maugué avait été joliment retapée. Il avait aménagé au rez-de-chaussée un salon muni de fauteuils pour accueillir les paroissiens de passage : je le soupçonnais d'avoir apprécié ce confort lors de ses visites au château. Une bonne faisait son service, une femme replète d'une cinquantaine d'années, volubile, laide et volontiers commère. Là aussi, je le soupçonnais de l'avoir embauchée pour couper court à toute rumeur. Je venais prendre une tisane, vider mon sac, lui montrer les lettres de Jean. Nous parlions

comme deux amis. Nous étions deux amis. Deux années sont passées ainsi, pendant lesquelles nous espérions une amélioration, sans se douter que le pire restait à venir.

D'aussi loin que je me souvienne, père avait toujours été actif dans les associations d'anciens combattants. Responsable départemental pour les Croix-de-Feu, il ne se passait pas un mois sans que d'anciens camarades de tranchée se réunissent au château. D'abord, on s'échangeait des souvenirs de guerre, ensuite on parlait de l'état de la France - calamiteux, forcément - et du sursaut moral qui serait nécessaire. La défaite ne fit que renforcer la fréquence de ces réunions. Le Maréchal avait fusionné toutes les ligues d'avant guerre pour former la Légion française des combattants. Après 1940, l'aura du Maréchal éclipsa presque celle du Christ. Je n'étais pas versée dans la politique, d'ailleurs on n'attendait pas ça d'une femme, mais le paradoxe de la situation me sautait aux yeux : comment pouvait-on en même temps haïr les Allemands et vénérer un dirigeant qui disait collaborer avec eux ? Exprimer cette opinion à voix haute me valut une fessée. Louis fut convié à ces discussions, mêlant ses boucles blondes aux têtes blanches. On ne faisait pas grand cas de lui, on évoquait à son grand malheur la déliquescence de la jeunesse alors qu'il brûlait de participer à cette grande révolution nationale. Quand le père Joseph venait déjeuner le dimanche midi, père ressortait les mêmes discours sur la nécessité de se débarrasser de la peste communiste, des Juifs et des franc-maçons pour une France saine. Louis renchérissait maladroitement, ravi de pouvoir tenir des conversations d'adulte sans être rabroué par son père. Mère tentait vainement de parler d'autre chose. Quant à l'abbé Canut, il répondit d'une voix calme que Jésus était Juif, avant de rester silencieux.

On les imaginait grands et blonds : lui était petit et brun. On les voyait farauds : lui était atrocement gêné. Dans son français châtié, avec son fort accent germanique, il nous expliqua avec toutes les excuses du monde qu'il réquisitionnait une chambre du château pour lui et une de nos dépendances pour cinq hommes de troupe. En novembre 42, les Boches avaient finalement envahi la zone libre et la Luftwaffe avait pris possession de la base aérienne de Châteauroux-Déols, à une quinzaine de kilomètres d'ici. Les habitants des alentours avaient dû céder une pièce, parfois toute la maison, pour loger les envahisseurs. Quant au commandant de l'escadrille, le capitaine Werner Seyfert, il avait eu droit au château. Héberger

l'ennemi sous notre toit était la pire humiliation qu'on pût nous infliger, du moins c'était ce que je croyais à l'époque.
Père était livide, sur le point de défaillir. Mère regardait les soldats en vert-de-gris les lèvres pincées de mépris, leur répondant par monosyllabes. Louis s'efforçait de copier l'expression familiale, mais je le voyais fixer avec envie la veste de cuir avec ses ailes dorées, les bottes impeccablement cirées, la casquette vissée de travers sur la tête et la croix de fer. Dans une France vidée de ses hommes, l'envahisseur ne manquait pas de classe. Je réalisais que l'admiration de Louis, j'allais la ressentir avec plus d'acuité encore. A l'épreuve de vivre loin de Jean allait s'ajouter celle de vivre près de Werner. Il m'avait fallu de la force : il m'en faudrait bien davantage encore.
- Mademoiselle, je vous prie encore une fois d'accepter mes excuses pour le désagrément, et je vous remercie de votre hospitalité.
- Monsieur, mon fiancé s'est battu contre vous et est retenu prisonnier. Vous êtes ici par la force des armes et non sur notre invitation. Mon honneur de femme française me défend dorénavant de vous adresser la parole.
Cela aurait pu être une tirade de dépit, une figure de style, une foucade pour le moucher devant mes parents. C'était sincère. Ce fut la première et la dernière fois que je parlais à Werner.

C'est difficile de vivre avec quelqu'un sans lui parler. C'est d'autant plus difficile quand vous devriez le haïr, mais que vous ne pouvez vous y résoudre tout à fait. Werner représentait l'ennemi, c'est vrai ; cela ne l'empêchait pas d'être un homme dans un pays qui en manquait cruellement. Je le voyais, les chaudes journées d'été, en maillot de corps, penché sur la margelle du puits pour s'asperger ; je le voyais, de retour de vol, traînant derrière lui cette odeur capiteuse de sueur et de cuir ; je le voyais féliciter Maryse pour sa cuisine, avec son sourire timide et ses manières polies. Je me refusais d'y penser : il s'invita dans mes rêves. L'associer dans mes songes érotiques me semblait anti-patriotique : même en pensées, je ne voulais pas commettre le péché de chair avec un Boche. Le corps était le plus fort : il fallait à l'image de Werner en substituer une plus forte encore. Jean, hélas, ne faisait déjà plus l'affaire depuis longtemps : comment fantasmer sur un homme qui en est réduit, dans ses courriers, à quémander un cache-nez et un bloc de savon ? Le pauvre n'y était pour rien, mais malgré ses mots doux, il n'excitait plus mes sens. Alors, dans un dernier sursaut pour préserver un imaginaire sensuel tricolore, je fis sauter l'ultime tabou : au

moment de me caresser, c'est à Joseph que je pensais. Je crus cela temporaire : cela dura. J'en avais à revendre, de l'imagination, et plus je voyais en journée le père Canut, plus son double la nuit devenait entreprenant. C'était là un péché : le plus délicieux fut de l'aller confesser.

- Bénissez-moi mon père, parce que j'ai péché.
- Vous vous êtes confessée la semaine dernière, Aglaé. Que s'est-il passé depuis ?
- Le péché de chair, monsieur l'abbé.
- Comme la semaine dernière, alors ?
- Comme tous les jours.
- En pensées ?
- En pensées, oui. Sur un homme. Cela m'obsède.
- Votre fiancé ?
- Non.
- Cet homme est marié ?
- Pas exactement. Il est pris.
A son long silence, je sus qu'il comprenait.
- D'habitude, vous êtes plus curieux que ça, monsieur. Vous ne me demandez pas ce que j'ai fait ? A quoi j'ai pensé ?
Il s'éclaircit la gorge.
- Si si. Je vous écoute.
- Je rêve de ses mains. Je rêve qu'elles me caressent partout. Absolument partout. Je sais que c'est mal, je sais que je ne devrais pas. J'essaie de les repousser, mais rien n'y fait. Alors maintenant, quand ces pensées me viennent, je les accepte. Je m'isole, je ferme les yeux, j'imagine. Avec mes mains à moi, je me donne du plaisir. C'est mal, monsieur le curé ?
- Je... euh... Vous dites que c'est un homme qui...
- Qui est promis ailleurs. C'est quelqu'un que je respecte énormément, et rassurez-vous, je ne compte pas lui faire renier son engagement. Mais cet homme... Je le désire.
Mes joues étaient brûlantes, j'étais en nage. Entendre sa voix d'ordinaire assurée bafouiller à ce point me remplissait de triomphe. Alors, Joseph, pensais-je, comment vas-tu t'en tirer ?
- Comme pénitence, ma fille, chaque fois que ces pensées vous viendront à nouveau, vous vous agenouillerez et prierez Marie, en lui demandant le courage de rester pure, en pensées comme en actes, jusqu'à votre mariage.

Il sortit du confessionnal brusquement. Lui qui avait fait la promesse de ne me donner que des pénitences qui avaient du sens... il allait me le payer.
A la messe suivante, il fit un long sermon sur l'amour que le Christ avait pour nous. "L'amour, au lieu d'en parler, il ferait mieux de le faire", pensais-je. "Tiens, une mauvaise pensée". A ce moment, parmi la foule des fidèles, le regard du prêtre croisa le mien. Je le soutins et, me délectant de son trouble et du mien, je m'agenouillai ostensiblement et priai Marie.

L'hiver 1943 fut atrocement long. Même chez les de Rocancourt, les privations commençaient à nous atteindre : je devais économiser sur nos maigres provisions pour envoyer des colis réguliers à Jean. Après une tentative d'évasion manquée, il avait été envoyé dans un camp de représailles à Rawa Ruska, en Pologne, où les conditions étaient très dures. Ses lettres mettaient longtemps à arriver et ses rares mots tendres étaient bien impuissants à calmer mon immense soif d'amour. Louis venait d'avoir dix-huit ans et il avait tenté de porter les armes par tous les moyens possibles, mais l'armée d'armistice, réduite à peau de chagrin, n'avait pas voulu de lui à cause des séquelles de sa vilaine chute de cheval. Il aurait été tenté par les chantiers de jeunesse, mais père en parla au détour d'une phrase comme "une bande de boys-scouts et de pédérastes". La Légion Française des Volontaires était exclue, Louis refusant de porter l'uniforme allemand. Faute de mieux, il était dans le Service d'Ordre Légionnaire, assurant la sécurité de manifestations pétainistes par ailleurs nullement menacées. Porter un brassard, marcher au pas, obéir aux ordres était pour lui un pis-aller qui le rapprochait de la condition militaire. Tous les de Rocancourt mâles avaient servi dans l'armée, le pauvre Louis était le premier de sa famille à ne pouvoir le faire. Quand il ne se savait pas observé, il parlait avec Werner, échangeait des cigarettes, l'écoutait parler de ses combats aériens. Je ne me sentais pas le cœur de lui faire une leçon de patriotisme.
J'ai voulu être infecte avec Werner, davantage pour m'occuper que par haine. Mais comment l'être davantage que je ne l'étais déjà ? Sa chambre jouxtait la salle de musique, je décidai de jouer du Mendelssohn, compositeur juif qui était strictement "verboten". Le lendemain, un mot était posé sur les touches du piano : "Merci d'enchanter mes soirées. Je n'avais pas entendu ces airs depuis longtemps. Vous jouez très bien." Je n'aurais pas pu échouer davantage...

Pendant quelques jours, je cessai tout à fait de jouer du piano, mais l'ennui me tiraillait trop. Je dus reprendre. Le lendemain encore, un petit mot : "J'ai reconnu Debussy et Chopin, mes compositeurs préférés. S'il vous prenait l'envie de jouer les *Nocturnes*, j'en serai ravi".
Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Qui décide d'où est la limite entre la collaboration et la cohabitation ? Aurais-je dû rayer de mon répertoire tout Mendelssohn, Debussy et Chopin sous prétexte que cela plaisait à notre hôte forcé ? J'étais une jeune fille de vingt ans pour qui chaque journée était un combat, contre la faim, contre le désir, contre l'absence, contre l'ennui. Ma volonté n'était pas infinie. J'ai joué les *Nocturnes*.

Je n'ai jamais parlé à Werner. Je ne lui ai jamais écrit non plus. Il me laissait un mot sur le piano, que je brûlais aussitôt, et je lui répondais le lendemain en musique. Sonates, concertos, mazurkas, valses, marches, mes mains lui jouaient ce que mes lèvres ne pouvaient lui dire. Il n'y eut pas de sa part de grandes déclarations, il ne dit jamais rien de déplacé. Ma raison n'oubliait pas que le jour, ce grand sentimental montait dans le cockpit de son avion de chasse pour aller tirer sur ses semblables pilotes ; pourtant mon cœur de femme et de chrétienne n'arrivait pas tout à fait à l'exclure de la communauté des Hommes.
Le désir que j'avais pour Joseph allait en s'amplifiant. Alors que je souhaitais qu'il fut purement physique, je j'imaginais un soir dans la plus scabreuse des situations. Vêtu d'un complet bien coupé, il me prenait tendrement le bras et nous nous promenions sur les bords de l'Indre, poussant devant nous un landau. Cette pensée me dégrisa aussitôt, je réalisai le péril dans lequel je m'étais mise. J'aimais Joseph et je venais seulement de m'en rendre compte.
Semaine après semaine, ça ne passait pas. Pire : ça s'aggravait. L'amour ne put s'empêcher de venir piétiner l'intelligence : j'en vins à croire que c'était réciproque. C'est vrai qu'il appréciait passer du temps en ma compagnie, le père Joseph. Il était sincèrement heureux de me voir, ses sourires étaient francs et lumineux, il prolongeait plus que nécessaire un chaste contact physique comme une poignée de mains. Que je le trouble ? C'était certain. Que je lui plaise ? Probable. Qu'il m'aime ? Sans doute pas. Qu'il renonce à ses vœux pour m'épouser ? Ridicule. Cependant, on peut enlever beaucoup de choses à une jeune femme : allez donc lui enlever l'espoir. Je vins me confesser et ouvrir mon cœur à celui qui était à la fois ma malédiction et mon salut.

- Bénissez-moi mon père, parce que j'ai péché. C'est toujours cet homme qui m'obsède, et dont je n'arrive pas à me défaire malgré la prière. La nuit dernière, j'ai rêvé que cet homme venait se glisser sous mes draps et me prenait.
- Vous avez encore péché, Aglaé.
- Non. Je vous ai menti. Je me suis menti à moi-même. Chaque semaine, je suis allé confesser ce que je prenais pour un désir.
- Ce n'était pas du désir, alors ?
- Plus que ça. C'est de l'amour.
- Vous vous illusionnez...
- Non. C'est certain, à présent. Oui, je désire cet homme, oui je désire sentir sa peau contre la mienne. Mais avant tout, je l'aime. Je veux devenir sa femme.
- Vous êtes fiancée, Aglaé...
- A un homme que je n'ai pas vu depuis plus de trois ans et avec qui je ne peux communiquer que par lettres. Je croyais aimer Jean. Je l'ai même sans doute aimée, au début. S'il revient, je l'épouserai. Mais ce n'est pas lui que j'aime.
Les larmes roulaient sur mes joues tandis que mon cœur se vidait comme les nuages gris au-dessus de la campagne. Le flot de mes paroles sortait en torrents que plus rien ne venait contrôler.
- Pardon au ciel, si c'est sacrilège. Je ne veux pas offenser Dieu. Il faut que je le dise, parce que ça m'étouffe. Je vous aime, Joseph.
- Ma fille...
- Non, pas ma fille. C'est à Joseph que je parle. C'est de Joseph que j'attends une réponse.
- Nous sommes dans la maison de Dieu, Aglaé. Prenez garde à ne pas...
- Des gens meurent par milliers, se font la guerre, se tuent, se haïssent. Nous sommes simplement deux êtres qui parlent d'amour. Dieu est amour, vous l'avez toujours dit.
- Aglaé, je suis...
- Prêtre, oui, je sais. Et moi, je suis une femme. Je vois la façon dont vous me parlez, dont vous me regardez. Dites-moi, jurez-moi que vous ne m'aimez pas. Je cesserai de vous importuner, vous avez ma parole. Ou alors, sortez de ce confessionnal et prenez-moi dans vos bras.
Pourquoi ces mots ? Pourquoi cet ultimatum ? Encore aujourd'hui, j'ignore la réponse. Me suis-je fourvoyée dans les grandes longueurs ? Ma folle tentative était-elle proche de réussir ? Deux choses demeurent certaines. Il ne me jura pas qu'il ne m'aimait pas, et, ne voyant de lui qu'une silhouette mutique, je sortis précipitamment, courus jusqu'au château, sous la pluie battante, pleurant la mort d'un amour et la perte d'un ami.

Ce que la raison ne sut imposer, la honte l'obtint. Je cessai immédiatement de voir le père Canut. Plus de passages à l'église ni au presbytère : ma dernière confession fut celle, inachevée, de cet hiver 43. La misère de la condition humaine, c'est que si mauvaises soient-elles, les choses peuvent toujours empirer.

C'est inexact de dire que Louis s'engagea dans la Milice : par un tour de passe-passe administratif, le Service d'Ordre Légionnaire auquel il appartenait fut versé automatiquement dans la Milice. Début 1944, il était évident pour tous que c'était une très mauvaise idée : des collabos se faisaient abattre dans la rue, à Châteauroux, les bombardiers alliés venaient impunément sous nos cieux et les enterrements de pilotes allemands se multipliaient. Allez expliquer ça à un jeune homme à qui on promet, pour la première fois, un fusil et de la bagarre. J'essayais de le convaincre : "attends que les Alliés débarquent, Louis, et ensuite tu pourras rejoindre l'armée française". Père n'eut pas davantage de succès : Louis brûlait d'envie de prouver sa valeur au combat et quitter la Milice au moment où elle allait combattre à un contre cent lui semblait une trahison de son serment. Je sus aussi que le père Canut tenta de le dissuader. Fier comme un paon de son nouvel uniforme sombre et de son béret de chasseur alpin, il paradait dans les rues de Maugué avec ses camarades, revolver à la ceinture, sans réaliser qu'il collait une cible sur lui et toute sa famille.
Pire encore, il ramenait parfois du monde au château, malgré l'hostilité de père. Louis était comme transfiguré, son engagement lui apportait une assurance nouvelle, la haine qu'il laissait éclater envers les "mauvais Français" le rendait hideux. Un jour, il me présenta un ami à lui, en civil, un homme à la forte carrure qui m'apostropha avec un fort accent germanique.
- Bonjour, jolie madame ! Je enchanté de faire connaissance à vous.
Sa voix haut perchée contrastait avec sa corpulence. Alors que je ne répondais pas, abasourdie, il poursuivit avec un parfait accent britannique :
- Elle préfère en angliche, la petite dame ? Good morning ! Je suis très heureux, nice to meet you, really.
Très satisfait de sa maîtrise des accents, il éclata de rire. Louis parut gêné :
- Aglaé, c'est un copain, il bosse à la Kommandantur.
- Bah quoi, qu'est-ce qu'elle a, ta sœur, elle a perdu sa langue ? Dit-il avec une intonation toute berrichonne, cette fois, et un rire

grasseyant. Tu sais, il paraît que je suis très doué pour faire parler les gens.
- Allez, viens, coupa Louis en tirant son "copain" par la manche.
L'homme m'adressa une dernière œillade vicieuse avant de s'éclipser en boitant, me laissant la désagréable impression que Louis s'acoquinait avec des gens dont il ne réalisait pas le danger.
Après le départ de son ami, Louis vint me parler, comme pour s'excuser.
- Tu sais, Aglaé... Quand il a dit qu'il faisait parler les gens, c'est pas ce que tu crois. Il ne faut pas croire ce qu'on dit, c'est pas un tortionnaire. C'est juste fou ce que les gens causent, à la nuit tombée, quand ils voient débarquer chez eux un aviateur avec un accent anglais.
A Louis non plus, je ne répondis pas. Tout à son obsession de débusquer les "mauvais Français", Louis et les siens considéraient même l'hospitalité comme un crime.

Le débarquement des alliés, le 6 juin, ne fit que rendre l'atmosphère encore plus électrique. Sur le mur d'enceinte du château, on peignit en pleine nuit "Rocancourt, collabos, on aura votre peau". Quand j'allais au village, je sentais l'hostilité manifeste des regards. Pas un jour ne se passait sans qu'on entende parler d'attentats ou de représailles allemandes. La progression des troupes alliées était désespérément lente. Le débarquement en Provence, le 15 août, hâta quelque peu les espoirs de libération. Libération pour les Mauguéens et pour Jean, oui, mais pour ma famille, que réservait-elle ?
Werner décolla un matin pour ne plus revenir. A ce perpétuel jeu de roulette russe, il avait fini par perdre. Je feignis l'indifférence à l'annonce de sa mort. Le jour même, un villageois me lança, narquois:
- Alors, votre petit copain est kaputt ?
- Un Boche de moins, répondis-je d'un ton glacial.
Même dans la solitude de ma chambre, je ne m'autorisai pas à le pleurer. Avec Werner partit mon goût pour le piano : je n'en ai jamais rejoué depuis.

Louis n'apparaissait quasiment plus au château, occupé à faire je ne sais quoi. Père et mère vivaient dans une citadelle assiégée, vestiges d'un ancien régime qui ne comprenait pas l'hostilité du petit peuple à leur égard. Tous les éléments de la tragédie étaient réunis : ils s'assemblèrent par une étouffante journée du 30 août.

L'armée allemande, harcelée par les maquisards, évacuait la France pour échapper à l'encerclement. Tout acte de résistance était réprimé dans le sang et l'itinéraire de retraite des Boches était jonché d'exactions. Les collabos, mus par un zèle redoublé, n'avaient plus rien à perdre et gagnaient eux aussi l'Allemagne.
Quelques camions remplis de soldats allemands débarquèrent sur les coups de midi à la Villandière, petit hameau agricole de Maugué. Il y avait une unité de la base aérienne de Déols, une unité de soldats Hindous retraitant depuis Bordeaux, la Feldgendarmerie de Châteauroux et quelques Miliciens : un assemblage hétéroclite bien suffisant pour faire face à la demi-douzaine de femmes et de vieillards qui y résidait. On trouva chez eux quelques tracts, un morceau de parachute américain, un poste de TSF, maigres preuves équivalant en cet été 44 à une condamnation à mort. Quatre furent fusillés sur place : les époux Maury, agriculteurs, la mère Maury, âgée de 80 ans, Lucien, leur employé de ferme de 17 ans qui arrivait à peine à dire son nom. Trois furent embarqués dans les camions pour être déportés. Un seul témoin put raconter ce qui s'était passé : l'abbé Joseph Canut qui, courageusement, s'était rendu sur place et avait essayé de parlementer pour éviter le pire. L'abbé Canut qui n'omit rien, pas même la participation au massacre de Louis de Rocancourt.

Le jour de la libération de Maugué, j'étais seule au château. J'avais réussi à convaincre père d'aller se présenter à la gendarmerie de Mézières-en-Brenne : je savais qu'il ne refuserait pas de se rendre à des militaires "pour clarifier la situation", et là au moins il serait à l'abri de toute vengeance expéditive. Mère était partie avec lui, et nous avions donné congé à tous nos domestiques. Avec orgueil, j'avais voulu rester, pour ne pas laisser le château ouvert aux pillards. Je n'avais rien à me reprocher mais sans doute était-ce le cas des habitants de la Villandière : il est des périodes de l'histoire où l'innocence n'offre pas de garanties.
Une traction avant noire frappée de la croix de Lorraine s'arrêta devant le perron. Plusieurs résistants en civil, brassard tricolore et mitraillette, descendirent.
- C'est à quel sujet ?
- Nous venons arrêter Louis de Rocancourt.
- Je ne l'ai pas revu depuis une semaine. Mon père est allé se rendre à la gendarmerie, et si j'avais vu Louis, je lui aurais conseillé la même chose.
- On va fouiller le château.

- Faites.
Je n'en menais pas large en leur ouvrant les portes. Tous leurs regards étaient hostiles : certains chargés d'une haine glaciale, d'autres d'une envie de revanche, les derniers d'une lueur plus trouble encore. La fouille ne fut guère poussée : ils n'espéraient plus réellement attraper l'oiseau au nid. Ils étaient là pour autre chose. L'un d'entre eux commença à décrocher le tableau d'un de mes ancêtres et à le flanquer par terre.
- Mon arrière-arrière-grand-oncle, Charles-Henri de Rocancourt. Lui n'a pas collaboré, si vous voulez tout savoir. Il a combattu à Valmy, en 1792, avec les armées révolutionnaires.
Il y eut un flottement, et j'en profitais pour pousser mon avantage.
- Que cherchez-vous, Louis, ou l'argenterie ? Si c'est la dernière qui vous intéresse, je vous en prie, servez-vous. L'armée allemande a réquisitionné ce château pendant deux ans et elle n'a pas daigné l'emporter en partant.
La mine basse, ils tournèrent les talons. En les raccompagnant dehors, je vis à mon grand étonnement le père Canut qui arrivait à bicyclette, l'air paniqué.
- Aglaé ! Vous allez bien ?
- Que voulez-vous qu'il me soit arrivé, monsieur le curé ? Je suis une bonne Française. Vous voyez quelque chose à me reprocher ?
J'avais déjà à souffrir la honte de voir ma famille déshonorée ; la présence du père Canut était plus insultante encore. Il était venu pour m'éviter le sort qui attendait toutes les filles à Boches. Qu'ils me tondent ou pas, quelle importance ? Je me savais innocente. J'avais résisté à la tentation, de toutes mes forces et de tout mon être, et la personne à qui je m'étais ouverte de tous mes péchés me croyait malgré tout coupable. Je ne lui fis même pas l'aumône d'un sourire.
- Et Louis ?
- Vous pensez vraiment qu'après ce qu'il a fait, il est venu se réfugier au château et que nous lui avons donné asile ? Comme je l'ai dit à ces messieurs de la résistance, je ne sais pas où il est et je ne veux pas le savoir. Monsieur le curé, puis-je m'enquérir du but de votre venue ?
Il s'excusa et partit. Nos rencontres, déjà rares, s'espacèrent davantage.

Pendant plusieurs mois, père fut enfermé à la prison de Châteauroux, en attendant son jugement. Il n'avait fait qu'organiser des réunions, mais on voulait que les de Rocancourt paient. Le tribunal n'avait pas grand chose contre lui, hors sa participation à

une organisation collaborationniste. Il fut condamné à une peine alors légère, cinq ans d'indignité nationale. Pour le vieux patriote et l'ancien combattant qu'il était, c'était le pire du déshonneur : il eut une attaque au moment du verdict. D'autres suivirent et il quitta la prison pour l'hospice, à Châteauroux. Afin de veiller sur lui, mère logea en ville, délaissant d'autant plus le château.
Louis n'eut pas une telle clémence : en son absence, il fut condamné à la peine de mort. On avait bien eu du mal à mettre la main sur des responsables du massacre de la Villandière : les Hindous étaient rentrés chez eux, les Allemands étaient morts ou introuvables, les Miliciens avaient été collés sommairement contre un mur et fusillés. Quant à Louis, il avait disparu, purement et simplement : ni lettre, ni corps. Le 8 mai 1945, j'étais à Châteauroux. Pendant que la foule célébrait la victoire, j'arpentais les quais de la gare, une photo de Jean à la main, interrogeant chaque prisonnier, chaque déporté revenant d'Allemagne. Son camp avait été évacué à l'approche de l'Armée Rouge et depuis, on avait perdu sa trace. Je fus transportée de joie quand je rencontrai un de ses camarades qui m'assura l'avoir vu en vie dans les derniers jours d'avril. Il fallait espérer, il était sans doute tombé aux mains des soviétiques qui n'allaient pas tarder à le renvoyer en France. En réalité, miné par cinq années de captivité, de malnutrition et de mauvais traitements, épuisé par de longues marches de la mort, mon Jean s'était éteint au lendemain de la victoire dans un hôpital allemand en ruines. Jeannot, je t'avais si peu connu...

C'est en cet atroce été 1945 que le père Joseph vint prendre de mes nouvelles. Je n'avais plus goût à rien. J'avais perdu ma boussole intérieure. Le seul palliatif qui rendait mes journées supportables, c'était la cave du château dont nul homme ne me barrait plus l'accès. Voir Joseph me faisait plaisir, c'était indéniable, mais je me rappelai bien vite que dans ma vie, il était le problème, et non la solution.
- Comment allez-vous, Aglaé ?
Chaque journée, je me demandais si j'allais me brûler la cervelle.
- Je n'ai pas pu aller à l'enterrement de Jean. Vous le saviez ? Sa famille a refusé ma présence. Ils ne voulaient pas de collabos à la cérémonie. Louis, mon père, moi, à leurs yeux, c'était pareil.
J'aurais voulu lui cacher ce vice, mais j'avais besoin d'un remontant. J'allais jusqu'au guéridon, je me servis un verre de cognac, le bu d'une traite. Je réalisai mon impolitesse et je lui montrai la

bouteille du doigt, dans une proposition muette qu'il eut le bon goût de décliner.
- Vous allez me prendre pour une collabo, moi aussi, mais il me manque. C'est mon frère, mon seul frère. On a été élevés ensemble. Ce qu'il a fait est horrible, impardonnable, et pourtant il me manque.
- Depuis quand je vous juge, Aglaé ?
- Mon fiancé est mort en captivité. Mon frère a été condamné par contumace : il est disparu, s'il revient il est mort. Mon père est devenu grabataire. Tous les hommes de mon entourage m'ont laissé seule.
- Mais je suis là, moi, Aglaé.
Mon regard se fit suppliant. Fille de collabo, soeur de milicien, même pas veuve de guerre, je n'étais rien.
- Si vous êtes un homme, alors épousez-moi.
Il chancela sous la violence de ma réplique et partit sans un mot. Mon verre m'échappa des mains et se fracassa au sol, m'entaillant la jambe. Misérable, j'entendis ma voix, une voix éraillée d'alcoolique, qui gémissait : "Joseph, reviens !"

Seule de Rocancourt en état de le faire, il me fallut gérer le domaine. Au sortir de la guerre, les finances étaient dans un état catastrophique : conserver simplement notre train de vie sous l'occupation avait vidé notre coffre. Il fallait payer les domestiques, le fourrage, le charbon et rembourser nos créanciers. Rapidement j'en fus à une extrémité jugée pénible pour toute famille noble : il me fallut travailler.
Du travail, après-guerre, ça ne manquait pas. La base américaine à Châteauroux-Déols recrutait à tour de bras et payait bien. Avec mon bac en poche, j'étais hautement qualifiée, mais savais-je taper à la machine ? Ça s'apprend. Je bossais dur, prenant toutes les heures supplémentaires qui passaient. Je dois dire que cette occupation était plus que bienvenue après les années d'oisiveté de la guerre. Pour une de Rocancourt, devenir dactylo, travailler au milieu des femmes du peuple et de soldats Noirs aurait dû être un déclassement : moi, j'expiais les fautes de ma famille. Les trois premières années, je n'eus pas un moment à moi. La santé de père était très fragile, quant à mère, elle perdait pied avec la réalité. Je faisais le trajet Maugué-Déols en autocar, tous les jours, pour apporter du fourrage aux chevaux. Le dimanche se passait à tâcher d'entretenir seule le château. La toiture fuyait, la façade se lézardait, les herbes folles envahissaient le parc, et moi j'accueillais avec soulagement tout ce qui m'empêchait de penser. La nuit, je rêvais qu'on sonnait à la

porte, et que Jean revenait, ou bien Louis, ou bien les deux. Mon salaire ne suffisait pas pour enrayer la déroute : mère logeait à l'hôtel malgré mes exhortations de lui trouver une pension de famille et continuait à vivre grand train. Il me fallut vendre les chevaux, la dernière passion qui me restait de mon enfance, ces chevaux que même au plus fort de la guerre, père et moi avions farouchement gardés. Ce fut tout de même avec fierté que j'annonçais à mère, dans un salon de thé huppé de Châteauroux, que j'avais redressé la situation financière de la famille.
- Vous avez une mine épouvantable, Aglaé. Et regardez vos mains, depuis quand n'êtes-vous pas passée chez la manucure ?
Les journées à taper à la machine avaient eu raison de mes belles mains de pianiste.
- Nous ne sommes plus endettés, dites-vous ? Oh, ce n'est pas si grave. Nous avons gardé des titres de la Caisse d'Épargne, en cas de coup dur. Pas grand chose, un ou deux millions, mais Dieu merci nous n'avons pas eu à les utiliser, un patrimoine, ça ne se dilapide pas, ça se transmet.

Ce fut en 1948 que mon père s'éteignit. Il avait été terriblement diminué ces dernières années mais sa perte laissa en moi un vide de plus. Servir et obéir, ça avait été toute sa vie : après avoir usé sa jeunesse dans les tranchées de la Grande Guerre, il avait cru en Pétain jusqu'au bout, persuadé que le vieux Maréchal cachait un double jeu. J'envoyais des faire-parts pour que ses vieux camarades de combat soient présents pour son dernier voyage. Son grand ami l'évêque de Bourges eut subitement mieux à faire que de célébrer son inhumation, ce fut un simple curé de campagne, le père Canut, qui s'y colla. Il ne se trouva qu'une douzaine de personnes pour se rendre aux funérailles, sous une pluie battante. Le comble de la misère fut atteint quand mère troubla le recueillement de l'assemblée en demandant à haute voix : "mais c'est qui donc, qu'on enterre ?"
Après la cérémonie, nous échangeâmes quelques mots avec Joseph. Même sans nouvelles de moi, il avait été là sans discuter.
- Merci pour tout ce que vous avez fait pour nous, dis-je d'une voix rauque en lui pressant le bras.
Nous avions tant à nous dire, mais ni lui, ni moi n'eurent rien de plus à ajouter.

Ma mère à son tour à l'hospice et le château de Maugué mis en vente, plus grand chose désormais ne me rattachait au passé. Par

petites touches, je suis revenue à la vie : cela m'aura pris pas loin de cinq ans. Tout d'abord, je déménageai à Châteauroux. La base américaine attirait beaucoup de travailleurs des alentours et se loger était difficile. Je pus me procurer un petit deux-pièces. Il avait l'électricité, l'eau chaude, le téléphone et le gaz de ville, mais je n'arrivais pas à trouver un quelconque cachet dans cette demeure ouvrière qui n'avait pas vu passer les siècles. Le soir, je ne cuisinais pas : je me taillais une tranche de pain sec que je mastiquais avec un verre d'eau, agenouillée face au mur.

- Écoute, princesse. Tu es un personnage de conte de fées catapultée en plein Germinal. Va falloir que tu comprennes les codes d'ici, fissa, si tu veux pas finir comme Marie-Antoinette. Nous, les prolos, on a accueilli les Ritals, les Polaques, même les aristos russes : ce qu'on cherche chez les gens, c'est pas leur pedigree, c'est savoir quel alcool local ils vont ramener pour l'apéro du dimanche. Alors laisse tomber ta crinoline et viens danser le swing, duchesse.
Dans cette tempête, Jacqueline a été ma bouée. Elle aussi travaillait à la base de Châteauroux. Les premiers jours, nos rapports ont été très froids : j'amenais avec moi la rigidité de trois siècles de noblesse et je tolérais mal d'avoir quelque chose à apprendre de qui que ce soit. Jacqueline, Jackie comme elle se faisait appeler par les Américains, se prit d'amitié pour la fille perdue que j'étais. Elle était fille de rien ni de personne, avait traficoté à droite à gauche pendant la guerre et avait érigé le système D au rang d'art. C'est Jackie qui me présenta à tout le monde. C'est Jackie qui, avec patience, gomma mes défauts les plus évidents : je savais tenir mon rang mais pas rester à ma place. C'est Jackie qui me sortit au bal pour la première fois, qui m'aida à coudre mon chapeau de catherinette. C'est aussi Jackie que je consolais tous les mois quand une de ses amourettes avec un soldat de passage se terminait. Comment faisait-elle pour s'éprendre aussi vite et oublier aussitôt, alors que les hommes de mon panthéon semblaient me hanter à jamais ?
Je commençai à reparler à Dieu, après quelques années de silence où le visage de Dieu et celui de Joseph s'étaient confondus dans ma tête. Au plus profond de ma détresse, j'avais refusé de croire que mon confident de toujours avait eu la cruauté de me soumettre à de telles épreuves. Le temps aidant, je réalisais qu'Il avait toujours été là malgré mon silence, et qu'Il m'avait aidé à m'en sortir. Le dialogue était renoué, mais avec Dieu directement, sans intercession : durant toutes mes années à Châteauroux je n'allais pas une seule fois à messe.

Jackie m'a poussé à monter dans la hiérarchie : j'avais mon bachot, je parlais anglais, j'eus des postes intellectuellement plus intéressants, en charge des contrats de construction. La France avait mis à disposition de l'armée des États-Unis la base aérienne de Châteauroux-Déols dans le cadre de l'OTAN. Jour et nuit, des ouvriers s'affairaient à rallonger la piste, la bétonner, à construire hangars et habitations. Les Américains venaient s'installer à Châteauroux avec leurs familles, amenant leurs automobiles, leur musique et leurs traditions. Le Coca-Cola, le chewing-gum et les bas nylon étaient déjà entrés dans nos vies depuis longtemps, mais je découvris les traditions familiales comme la dinde de Thanksgiving. Ce qui était rafraîchissant, au contact des Américains c'était l'absence d'histoire : on ne trouvait pas chez eux de pesante destinée familiale. Ils se moquaient de votre nom ou de votre provenance sociale. Pas de baise-mains ou de vouvoiement, ils serraient la main de tout le monde, homme ou femme, avec un grand sourire et un "nice to meet you" tonitruant.

- Comtesse, tu as vu comment le capitaine McCullen te bouffe des yeux ?
Non, je ne l'avais pas remarqué, mais dès que Jackie m'en fit la remarque, je ne vis plus que cela. J'approchais de la trentaine et au grand dam de Jackie, dont j'avais été la demoiselle d'honneur l'an passé, j'étais encore célibataire. Après m'avoir traîné de dancing en dancing pendant des années sans obtenir davantage que de chastes flirts, elle n'avait pas renoncé.
Y a-t-il un atavisme de la femme noble de ne s'éprendre que d'officiers ? Howard McCullen me plut. C'était la bonne personne qui arrivait au bon moment. Mon espièglerie naturelle était revenue et je ne me laissai pas conquérir facilement : pour faire la cour, les Américains étaient beaucoup plus puritains que nous autres Français. Je pris un vif plaisir à faire rougir Howard par moult allusions, sans jamais bien sûr lui donner ce qu'il désirait. La fréquentation de Jackie, mon caractère bien trempé et l'assurance de la maturité donnaient chez moi un cocktail explosif. Je me mis à aimer Howard, et à travers lui, pour la première fois de ma vie, à m'aimer moi aussi. L'ombre au tableau, c'est que le service d'Howard en Europe touchait à sa fin : pilote pendant la guerre, instructeur à Châteauroux, la limite d'âge le rattrapait et il lui faudrait rentrer à Boston, dans le Massachussets.
- Come with me. I will marry you.

Tout dans le formalisme de cette demande en mariage aurait terrifié ma famille. C'est justement ça qui me plut : sa simplicité. Je n'avais pas la force de le laisser partir : j'avais perdu trop d'hommes dans ma vie. Traverser l'Atlantique, découvrir le Nouveau Monde, repartir de zéro sans avoir à porter les lourdes valises familiales, devenir Aglaé McCullen dans un pays où tout était possible... Pour la première fois depuis la guerre, j'avais un avenir. Ma réponse fut tout aussi laconique : "Sure". Le baiser que nous échangeâmes le fut moins.

L'autocar est d'une lenteur d'escargot. Je repense au dernier baiser échangé avec Howard. Je me rappelle son corps musclé collé contre le mien. Un instant, le visage qui m'embrasse est celui de Joseph, avant qu'Howard ne reprenne le dessus. Howard est catholique pratiquant et nous comptons nous marier religieusement en Amérique. C'est lui-même qui me l'a rappelé : "you will have to confess before". A qui d'autre me confesser sinon à Joseph ? La semaine passée, je lui ai envoyé une lettre.

Monsieur le curé,
Mon cher ami,

J'espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé. Je ne vous ai pas parlé, à Dieu et à vous, ces dernières années. Aujourd'hui, je ressens comme autrefois le besoin de me confier.
Les jours de confession à Maugué sont-ils toujours le mardi et le jeudi ? Si tel est le cas, permettez à l'impertinente que j'ai été et que je suis toujours de solliciter votre intercession mercredi prochain, en début d'après-midi. A mon habitude, je crains d'avoir beaucoup péché et je m'en voudrais de trop faire attendre les paroissiens qui passeront après.
Priez pour moi, je pense à vous,

Aglaé de Rocancourt

J'ai passé bien plus de temps à m'habiller qu'à faire mon examen de conscience : si la coquetterie est un péché, c'est l'enfer qui m'attend. Je repasse dans ma tête mes récentes inconduites : au travail, j'ai mis une erreur de comptabilité sur le dos d'une fille que je n'aime

pas. La semaine dernière, nous sommes allés danser avec Howard, j'ai bu plus de bières que de raison et en rentrant, nous nous sommes pelotés dans un coin, j'ai eu toutes les peines du monde à conserver ma virginité ce soir-là. J'ai menti à Jackie sur la date de mon départ, lui annonçant "pas avant la fin de l'année" alors que nous prenons l'avion dans deux semaines. Des broutilles, en somme. Je réalise que je suis loin du compte : ça fait presque dix ans que je ne me suis pas confessée. Dix ans de péchés qui pèsent sur mon âme, dix ans de taches sur la conscience dont je voudrais me laver. Tant à lui dire ! Aurai-je le temps ?
L'autocar passe devant le hameau de la Villandière et ses façades criblées de balles que personne n'a reconstruites. Une stèle en marbre flambant neuve se dresse au milieu des ruines et sort de mon champ de vision avant que je puisse la déchiffrer. Où es-tu désormais, Louis ? Vis-tu encore après ton acte monstrueux ?
Cela fait dix ans que j'essaie d'oublier Joseph sans y parvenir tout à fait. Il m'a fallu du courage pour le chasser de ma vie, il m'en faudra encore aujourd'hui. Ce ne sont pas des mots de la Bible, mais de Cyrano de Bergerac que la prochaine rencontre m'inspire :
Je n'aimais qu'un seul être et je le perds deux fois !

L'autocar me dépose sur la place du village. J'étais pimpante et légère en montant : je suis grave désormais. Mon cœur, ma vie ont été le théâtre d'affrontements dantesques entre des forces qui me dépassaient. J'éprouve un réconfort de savoir qu'il existe un Dieu bienveillant et miséricordieux qui m'observe : c'est devant Lui que je me présente. Je suis Aglaé de Rocancourt, Ton humble servante, qui a connu de brèves joies et enduré de longues peines. Je me présente à Toi aujourd'hui sans rien Te cacher : j'ai pris les décisions que j'estimais les meilleures, j'ai parfois réussi, je me suis souvent trompée. Je remets mon destin entre Tes mains.
Je pousse la porte de l'église, son grincement m'est familier. A l'intérieur plane une odeur d'encens, les pavés ont été fraîchement lavés, les fleurs changées. L'organiste plaque quelques accords sur son harmonium, sous le rideau du confessionnal je vois le bas d'une soutane. Joseph m'attend.
Je prends place dans le confessionnal, hume l'odeur envoûtante de bois ciré. Ma gorge est nouée par le poids des souvenirs. D'un geste de la main je défroisse ma robe, réajuste mon couvre-chef, et je murmure :
"Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché."

Chronologie

1917 : Naissance à Châteauroux de Joseph Canut

1922 : Naissance à Maugué-sur-Indre d'Aglaé Bernay de Rocancourt

1938 : Joseph est ordonné prêtre et arrive à Maugué.

Mai 1940 : Fiançailles d'Aglaé avec Jean du Tournel de Lasserre

Juin 1940 : Armistice. Jean est capturé et prisonnier en Allemagne. Maugué reste en zone libre. Aglaé obtient son baccalauréat.

Novembre 1942 : Les Allemands occupent la zone libre, installation d'une base aérienne sur l'aéroport de Châteauroux-Déols.

Hiver 1943 : Dernière confession d'Aglaé auprès du père Joseph.

6 juin 1944 : Débarquement en Normandie.

Été 1944 : Dans toute la France occupée, combats fréquents entre la Résistance, les troupes allemandes et leurs supplétifs de la Milice.

30 août 1944 : Quatre civils sont assassinés à la Villandière, hameau de Maugué, et trois autres sont déportés. Le massacre est commis par des unités diverses de l'armée allemande ainsi que par la Milice française. Louis de Rocancourt, présent au massacre, est ensuite introuvable.

Mai 1945 : Armistice. Jean, fiancé d'Aglaé, meurt de maladie en Allemagne.

1948 : enterrement à Maugué de Philippe Bernay de Rocancourt, père d'Aglaé. Aglaé s'installe définitivement à Châteauroux. Le château est mis en vente. Dernière rencontre entre Aglaé et Joseph.

1950 : la base de Châteauroux-Déols devient une base permanente de l'OTAN mise à disposition de l'U.S. Air Force, ce qui entraîne de grands travaux de construction et l'installation permanente de milliers d'américains.

1953 : Aglaé revient à Maugué se confesser auprès du père Joseph.